

FNC — Coup de coeur
Redécouvrir le monde
***Southwest*, Brésil, 2011, 2 h 08**

Jean-Marie Lanlo

Numéro 282, janvier–février 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68532ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lanlo, J.-M. (2013). FNC — Coup de coeur : redécouvrir le monde / *Southwest*, Brésil, 2011, 2 h 08. *Séquences*, (282), 6–7.

FNC | Coup de cœur

Redécouvrir le monde

***Sudoeste**, long métrage récompensé ex aequo par le prix de l'Association québécoise des critiques de cinéma lors du dernier Festival du nouveau cinéma, est une première œuvre singulière. Son metteur en scène, le Brésilien Eduardo Nunes, fait d'emblée un choix graphique déstabilisant. Mais ce qui pourrait être perçu comme une proposition purement formelle joue en réalité un rôle immersif qui entraîne le spectateur à la (re)découverte d'une facette oubliée du monde.*

Jean-Marie Lanlo

En agissant comme une fenêtre ouverte sur un monde, l'écran de cinéma nous permet d'entrer dans l'univers d'un metteur en scène. Si certains se conforment aux codes d'usage, d'autres s'éloignent de la norme en utilisant par exemple un format rare comme le 1.35:1, ou en filmant un récit intimiste en cinémascope. Avec **Sudoeste**, Eduardo Nunes va encore plus loin. Son format 3.66:1 s'affirme comme un élément déstabilisateur qui brouille les repères. Cependant, là où certains ont vu dans cette posture une afféterie, nous lisons une proposition sémantique complexe, capable de montrer un équilibre entre deux univers. Le format servirait-il ici à provoquer le spectateur pour lui permettre d'accéder à cette lecture dualiste du monde ?

Les premières images de **Sudoeste** impressionnent : un long travelling balayant des herbes, un noir et blanc magnifique, et un cadre qui semble s'étirer en longueur dans un mélange de fierté et d'arrogance. Le procédé employé par Nunes n'est pas gratuit et les effets se font rapidement ressentir : l'image donne un souffle supplémentaire aux paysages qui semblent enfin pouvoir respirer. En s'élargissant, elle se rapproche de l'angle de vision de l'œil humain et accentue le réalisme de certaines scènes. Pourtant, paradoxalement, elle nous déstabilise en nous confrontant à une composition inhabituelle des plans. Les

scènes d'intérieur offrent des perspectives improbables, tout en conférant un rôle de morcellement de l'image aux cadres de portes, aux fenêtres, aux murs et à leurs arêtes. Projetées sur un écran de cinéma trop petit pour elles, les images reproduisent le réel avec une apparente fidélité. Mais, sans user d'effets de distorsion ou de focale, elles faussent notre vision des choses. Ce choix graphique, nous entraînant du réel à l'irréel, permet au réalisateur de nous plonger dans son univers de dualité et de nous faire accepter ses propositions narratives.

Le film s'ouvre sur le quotidien d'un petit village nimbé de mystère. Déjà, la tension entre la vie et la mort est suggérée par une naissance hors-normes : dans une auberge isolée, une vieille femme extirpe un bébé du ventre de sa mère morte. Puis Clarisse, devenue fillette, décide de quitter sa maison sur pilotis et de partir à la découverte du monde. Arrivée sur la terre ferme, elle apprend qu'un événement tragique, identique à celui de sa naissance, est survenu le matin même. Simple coïncidence ?

Le rapport du spectateur au contenu et à la temporalité du récit est ébranlé par ce hasard, d'autant plus qu'Eduardo Nunes parsème son film de pistes sémantiques. En filmant une cérémonie des masques, par exemple, il nous rappelle l'omniprésence des croyances animistes dans plusieurs régions du globe, dont le Brésil. Il nous invite par conséquent à



Photo : Nunes refuse de nous imposer le monde qu'il dépeint comme un axiome



entrer dans ce monde où se côtoient le sacré (la cérémonie des masques) et le profane (les gestes quotidiens des villageois). Grâce à la cohabitation nécessaire des deux univers, de nouveaux possibles apparaissent et s'équilibrent. La fillette qui dormait paisiblement au pied d'un arbre se réveille femme et la progression du personnage apparaît sous un nouveau jour. Le doute n'est plus permis. Le film ne propose pas une simple ellipse narrative, mais une cohabitation de deux mondes dans lesquels des règles et des temporalités distinctes s'appliquent.

Pourtant, comme le spectateur, Clarisse elle-même semble d'abord douter de son exception. C'est la rencontre du clown sacré, lors de la cérémonie des masques, qui confirme sa nature. Elle croit en effet reconnaître un jeune ami. Elle l'imagine être devenu adulte, comme elle. Elle joue avec lui, le provoque et se cache en s'arrangeant pour qu'il la trouve. Mais lorsqu'il s'approche d'elle et la possède enfin, la main et les bagues trahissent l'identité de l'homme. Il ne s'agit pas de l'ami qu'elle croyait avoir retrouvé, mais du père de ce dernier, soit l'homme qui, le matin même, avait emmené sa fille dans l'auberge isolée pour qu'elle accouche de leur enfant, c'est-à-dire de Clarisse.

Comme nous, celle qui a franchi toutes les étapes de la vie en quelques heures doit se rendre à l'évidence: le monde est double. C'est ici que la forme rejoint le contenu car Nunes, en plus d'utiliser un format deux fois plus large que la norme et de nous ballotter régulièrement du réel à l'irréel, nous propose un récit se déroulant selon deux temporalités distinctes: une vie complète pour Clarisse et une seule journée pour les autres protagonistes. Il conjugue deux mondes: celui que nous connaissons (le profane) et celui que nous avons oublié (le sacré). Vie et mort, temps court et temps long, magie et banalité sont réunis dans une même réalité, celle du récit.

La puissance des images et leur réalisme déstabilisant font accepter un monde mystérieux. Intelligemment, le réalisateur l'éclaire du spectre du sacré en nous rappelant à l'évidence:

l'homme n'échappe pas à l'enchantement du monde. Mais il nous rappelle également que, tout comme Clarisse qui a fait son apparition en même temps que nous, nous n'en connaissons plus les codes. Pas plus qu'elle, nous n'en comprenons les rouages; pas plus qu'elle, nous ne pouvons clairement expliquer ce que nous voyons ou entendons. Ressentir le plaisir de voir la pluie tomber peut-il être la récompense d'une vie écoulée trop vite? Le clown sacré de la cérémonie des masques, personnage dont «la fonction est de rendre manifeste le censuré, le refoulé, le réprimé»¹, n'a-t-il pas outrepassé son rôle, substituant l'action à la représentation, lorsqu'il possède Clarisse? Ses actes maléfiques ne sont-ils pas à l'origine de l'appauvrissement du lac en sel et en poissons, alors même qu'il accuse la sorcière? Le chien noir qui guide la fillette vers la terre ferme et lui permet de rencontrer le père (le mal?) n'est-il pas une réincarnation de la vieille sorcière, désireuse de confronter le père à sa faute?

Eduardo Nunes refuse de nous imposer le monde qu'il dépeint comme un axiome. Il préfère utiliser des images singulières et contemplatives pour nous faire pénétrer progressivement dans ce monde où le sacré fait irruption. Certains auraient bien voulu que *Sudoeste* lève le voile sur tous ses mystères. Mais ces mystères ne sont-ils pas justement le propre du sacré?

1. Lire à ce sujet la brochure éditée par le musée du Quai Branly à l'occasion d'une exposition sur les maîtres du désordre: (http://www.quaibrany.fr/uploads/tx_gayafeespacepresse/MQB_DP_LES_MAITRES_DU_DESORDRE.pdf)

■ **SOUTHWEST** | Origine: Brésil — Année: 2011 — Durée: 2h08 — Réal.: Eduardo Nunes — Scén.: Eduardo Nunes, Guilherme Sarmiento — Images: Mauro Pinheiro Jr. — Mont.: Flávio Zettel — Mus.: Cristiano de Abreu, Tiago Azevedo, Yuri Villar — Son: Leandro Lima, Gabriel d'Angelo — Dir. art.: Andre Weller — Dir. art.: Andre Weller — Cost.: Luciana Buarque — Int.: Simone Spoladore (Clarice), Raquel Bonfante (Clarice enfant), Julio Adrião (Sebastião), Dira Paes (Conceição), Mariana Lima (Luzia), Everaldo Pontes (Malaquias), Victor Navega Motta (João), Regina Bastos (Clarice vieille), Léa Garcia (Dona Iraci) — Prod.: Patrick Leblanc, Helder Dacosta — Contact: Tropicalstorm Entertainment (Brésil / Hollande)